

Festivalíssimo

L'inconscient de la mémoire

Élie Castiel

Numéro 273, juillet–août 2011

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/64805ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)

1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Castiel, É. (2011). Festivalíssimo : l'inconscient de la mémoire. *Séquences*, (273), 9–9.

Festivalíssimo

L'inconscient de la mémoire

Comme à l'accoutumée, l'évènement proposait une sélection officielle composée, dans plusieurs cas, de films primés dans des festivals internationaux. La tâche du jury officiel a été d'autant plus ardue; le choix était difficile. Mais force est de souligner l'importance de la programmation, bâtie sur du solide par une équipe tout à fait consciente des paramètres innovateurs qui nourrissent de façon brillante les nouvelles variantes identitaires des diverses cinématographies latino-américaines.

ÉLIE CASTIEL



La mirada invisible

Si l'on en juge par l'ensemble de la programmation, force est de souligner que les cinéastes émergents des divers cinémas des pays de l'Amérique latine poursuivent tous, chacun à sa façon, la même démarche, entamée depuis déjà quelques années, et qui consiste à établir des ponts solides entre «vision d'auteur» et «film accessible». Ce choix volontaire se traduit par une approche visuelle fort complexe dont les ingrédients les plus notables s'avèrent tributaires de l'inconscient collectif latino-américain. Mais il est également question de propositions narratives *déchiffrables*, afin que le commun des spectateurs puisse s'identifier ou du moins s'y retrouver.

Dans cette perspective, les films que nous avons eu l'occasion de visionner nous ont laissé un goût de travail accompli, mais aussi avec la nette sensation que pour les réalisateurs de ces pays limitrophes, le cinéma est une question d'éthique, éthique dans le sens le plus pur du mot, jouant le jeu risqué et téméraire de la séduction et de l'affect avec un naturel à la fois dépaysant et magnétique.

Grand gagnant du prix du jury El Sol, **Jean Gentil** est l'un des exemples les plus frappants. Coréalisée par Laura Amelia Guzmán et Israel Cárdenas, cette coproduction entre le Mexique et la République dominicaine se distingue par sa mise en scène éclatée, minimaliste jusqu'à devenir sensuelle, et appuyée par une démarche esthétique des plus innovatrices. La crise existentielle que vit Jean Gentil, personnage principal, évoque celle de Meursault, le héros tragique de *L'Étranger*, d'Albert Camus, et sur ce plan, les silences et la résignation de cet anti-héros ne font que rendre son absence du domaine social encore plus touchante. Si le spectateur, contrairement à ce que nous avons mentionné, ne s'identifie pas au personnage, il pourra saisir le vrai sens de la dynamique immobiliste actuelle

qui sévit dans plusieurs pays de l'Amérique latine, surtout lorsqu'il s'agit d'intégrer de nouveaux arrivants.

Cet abandon de l'âme, on le sent aussi dans **Los labios**, signé par les Argentins Iván Fund et Santiago Loza. Ce film exigeant aux riches variantes chromatiques et symboliques proposent divers niveaux de lecture, en partie dû à la juste adéquation entre le documentaire et la fiction. Dans ce cas-ci, cette approche narrative fonctionne à merveille puisqu'elle réussit à établir les liens entre le privé et le collectif, entre l'imaginé et le vécu, entre la solidarité et l'abandon. Ce moment fort de Festivalíssimo aura valu à Eva Bianco, une des protagonistes, le Prix de la meilleure actrice. Privilège qu'elle partage avec Ofelia Medina, grande Dame du cinéma mexicain qui, dans **Las buenas hierbas**, compose un personnage selon une méthode d'interprétation singulière où, par magie, s'unissent harmonieusement recours dramatique et distanciation clinique. Si María Novaro signe ici un de ses films les plus personnels et sans doute le plus poignant, c'est justement par la direction d'acteurs et, sur un autre plan, du point de vue thématique, par la valeureuse juxtaposition entre la médecine traditionnelle et le pouvoir des plantes. Pouvoir qui lui donne l'occasion de créer un véritable *recueil* cinématographique d'une puissance visuelle luxuriante et spontanée.

Deux autres prestations de femmes nous ont impressionnés. Celle d'abord, dans une production cette fois de l'Argentine, de Julieta Zylberberg, Marita, dans **La mirada invisible** de Diego Lerman. Adaptation du roman *Ciencias morales*, de Martín Kohan, cette aventure presque kafkaïenne illustre à coups d'images distanciées et de plans sobres mais significatifs toute l'absurdité d'un régime politique totalitaire aux tendances avilissantes. Zylberberg fait montre de différents registres avec une force d'adaptation magnétique et intense, passant de l'indifférence totale à la plus violente gestuelle dans la manifestation de ses soudaines et grandissantes impulsions transgressives. Celle, ensuite, de la brillante Gabriela Aguilera dans le tout aussi majestueux **Lucía** (Mention du jury), du Chilien Niles Atallah, encore une fois un film sur le souvenir de la répression politique. Mais l'œuvre repose ici plus particulièrement sur l'absence de mémoire ou de repères historiques, également sur le caractère indicible d'un deuil encore mal assumé. Ces recours à la fois narratifs et thématiques sont traités par le cinéaste au moyen d'une mise en scène fluide, déagée de tout élément étouffant, mais agrémentée d'un onirisme visuel dont les techniques tirées du film d'animation propulsent le personnage principal dans un univers intime oscillant par petites doses paisibles entre le rêve et la réalité.